

INTRODUCTION

Ce volume est consacré à la circulation internationale de doctorants, d'intellectuels, d'universitaires, de scientifiques, ou d'artistes, et au renouveau des savoirs. Ces échanges scientifiques, universitaires et culturels internationaux ne sont pas récents, on le sait, et il faut se prémunir contre l'idée d'une nouveauté radicale du processus ; cependant ils sont assez mal connus et peu étudiés, alors même qu'ils se sont intensifiés ces dernières années, notamment depuis la chute du mur de Berlin, mais aussi avec le développement des processus d'intégration régionale (Union européenne, MERCOSUR), l'accroissement de la concurrence entre les institutions des différents pays, en particulier entre les États-Unis et les pays européens pour attirer les scientifiques, et la compétition entre les centres de recherche et les universités à l'intérieur de chaque pays. Peu de sociologues ou d'anthropologues se sont véritablement penchés sur ces questions des échanges internationaux et de la circulation scientifique des hommes, encore moins sur les questions de la relation entre les échanges et les processus de recomposition des disciplines et de redistribution du pouvoir. Ce numéro des *Cahiers du Brésil contemporain* vient ainsi à point, qui réunit des articles, apportant des contributions précises sur ces questions, fondées sur des études de terrain documentées, et loin de toute célébration ou de toute dénonciation, si fréquentes dans un domaine où il est facile de faire du triomphalisme ou au contraire de cultiver le ressentiment.

L'intensification actuelle des échanges scientifiques internationaux frappe les observateurs, en particulier au Brésil, où une politique publique volontariste de soutien aux échanges avec l'attribution de bourses de différents types (bourses de doctorat, post-doctorat, bourses sandwich) accordées par des agences de financement de la recherche a été instaurée depuis les années 1950 – le CNPq (*Conselho nacional de desenvolvimento científico e tecnológico*) et la CAPES (*Coordenação de aperfeiçoamento de pessoal de nível superior*) sont fondés en 1951, la FAPESP (*Fundação de amparo à pesquisa no estado de São Paulo*) en 1962 –, un vaste dispositif permanent a été mis en place dans les années 1970 et s'est développé dans les années 1980, et la croissance du nombre de boursiers brésiliens partant à l'étranger, notamment aux États-

Unis, est particulièrement forte au début des années 1990 et se poursuit ensuite ; les accords entre institutions se multiplient et l'activité scientifique internationale se développe fortement.

Assistons-nous pour autant au développement d'« un marché mondial » des « universités et des élites du futur » comme le titrait à la une *Le Monde* du 2-3 octobre 2005 ? Annoncer, comme le fait ce quotidien, l'existence de ce marché paraît relever plutôt d'une prescription politique que de la description d'une réalité observée. Comme le note et l'analyse Marie-Claude Muñoz dans sa contribution à ce volume, consacrée aux politiques françaises d'accueil des étudiants étrangers, c'est en effet une « politique du marché de l'enseignement supérieur », qui se déploie actuellement en France, et l'analyse pourrait sûrement être étendue à d'autres pays. Des observations et des recherches feraient sans doute apparaître que ce « marché mondial » est bien souvent un marché protégé avec de nombreuses niches, y compris là où il paraît le plus concurrentiel ; c'est aussi un espace où la domination symbolique des États-Unis est extrêmement forte, comme le rappelle Abdoulaye Gueye à propos de l'exemple des études africaines, et où la diversité des modes de circulation internationale d'universitaires et de chercheurs est grande – elle varie notamment selon les disciplines. La formation des doctorants et des futures élites est un enjeu de politique extérieure pour les pays les plus engagés dans la compétition ainsi que pour les grandes agences et organisations internationales.

Deux grands volets dans ce volume : d'abord l'étude des doctorants, des chercheurs, des artistes brésiliens à l'étranger, en France notamment, mais aussi dans les autres pays européens et aux États-Unis, et toujours avec un souci comparatif ; ensuite l'étude des effets de cette circulation internationale, et plus généralement des usages des connaissances et des savoirs acquis à l'étranger sur l'activité scientifique au retour au Brésil, la restructuration des disciplines ainsi que sur les carrières professionnelles.

L'accent est mis dans les différentes études réunies sur l'étude sociologique des acteurs engagés dans ces échanges, surtout ceux, élèves, étudiants, chercheurs qui quittent le Brésil pour une longue durée pour des études, tout en accordant une place importante aux institutions, écoles ou agences de financement ainsi qu'aux politiques d'accueil et de soutien qui sont à la base de ces échanges et qui les favorisent.

Ces acteurs engagés dans les processus de circulation académique internationale sont en nombre croissant. Cependant, on ne peut ignorer que la grande majorité des élèves, et des étudiants sont, au Brésil, de fait exclus des échanges internationaux supposant un déplacement de longue durée hors du pays. Ridha Ennafaa, qui s'appuie sur une étude de Alain Coulon et Saced Paivandi, le rappelle utilement. Les étudiants brésiliens inscrits dans les universités étrangères sont peu nombreux ; l'OCDE et l'ISU les estiment à 16.465 en 2003, comparativement à d'autres pays dits « émergents », et le rapport entre les étudiants à l'étranger et les étudiants inscrits au Brésil était de 0,5 % en 2002.

Les voyages à l'étranger ont longtemps été au Brésil l'apanage des élites. Les élites brésiliennes, et notamment les fractions les plus cultivées, ont toujours fait une large place à la fois à l'apprentissage des langues et aux séjours et voyages dans les pays étrangers et donnaient une éducation cosmopolite à leurs enfants. Les voyages en Europe faisaient partie de la formation. Dans les anciennes familles de propriétaires de café de l'état de São Paulo, Maria Helena Bueno Trigo a observé que les voyages en Europe étaient constitutifs de l'identité du groupe¹. Les élites cultivées ou leurs enfants venaient en Europe, non seulement pour connaître l'Europe, pour le plaisir du voyage et des rencontres mais aussi pour compléter ou acquérir une formation académique. Les cas célèbres et exemplaires des artistes, écrivains, intellectuels, hommes politiques, qu'on ne rappellera pas ici, sont bien connus.

Par contre, l'histoire des artistes peintres brésiliennes venant à l'Académie Julian à Paris pour suivre des cours n'avait pas encore été étudiée, et l'article de Ana Paula Cavalcanti Simioni restitue cette histoire et surtout fait apparaître comment l'accès au modèle vivant, aux conseils, aux « séances de correction », aux enseignements de grands maîtres et aux salons a permis à quelques unes de ces femmes artistes de ne plus être considérées seulement comme des « amateurs », et de conquérir de l'autonomie. L'histoire d'Helena Pereira da Silva, fille d'un célèbre peintre paulista, venue à Paris avec sa famille en 1912, retient particulièrement l'attention. La fréquentation de

¹ Maria Helena Bueno Trigo, *Os paulistas de quatrocentos anos. Ser e parecer*, São Paulo, Annablume éd., 2001, p. 37. Il s'agit de propriétaires nés et mariés entre 1890 et 1930.

L'Académie Julian lui permet de ne plus être seulement la « fille de » son père. Cette position de dépendance dans laquelle elle se trouvait par rapport à son père n'est d'ailleurs pas sans rappeler la situation des femmes écrivains en France qui, au XIX^e siècle, ne purent souvent venir à la littérature qu'à travers des hommes. « Comme si elles avaient eu au départ besoin d'être initiées, autorisées par une instance supérieure et compétente », les femmes écrivains devaient se placer sous la protection ou à l'ombre d'un grand homme pour écrire ; les filles et les petites sœurs de grands écrivains étaient en quelque sorte les mieux placées pour cela mais ne bénéficiaient pas d'une véritable reconnaissance de leur statut². La différence avec ces femmes écrivains, c'est que Helena Pereira da Silva a, à l'occasion de sa venue à l'Académie Julian, réussi à rompre les liens invisibles qui l'attachaient à l'autorité paternelle et artistique, au modèle artistique qui lui avait été enseigné et à accomplir une révolution personnelle et artistique.

Si les séjours et voyages artistiques ou académiques sont longtemps restés le fait des « héritiers », si par exemple en France l'évolution du nombre de thèses soutenues sur le Brésil est assez lente jusqu'à la fin des années 1960, comme le montre dans son article Anita Clémens Pires Saboia, une demande et une volonté croissantes de faire des études à l'étranger, de plus ou moins longue durée, -depuis les séjours de quelques mois ou d'une année pour l'apprentissage des langues aux séjours de longue durée pour la préparation d'un doctorat et aux séjours de recherche après le doctorat dans des centres de recherche d'excellence en dehors du système national d'enseignement-, s'expriment et se répandent au Brésil dans des groupes qui précédemment en étaient exclus, en particulier dans les classes moyennes. Parmi les étudiants brésiliens venus à la fin des années 1990 pour des séjours d'études et de recherche en France, de plus en plus souvent avec une bourse sandwich, Angela Xavier de Brito a observé lors de son enquête que le « cheminement d'héritier » ne concerne qu'une minorité d'entre eux et que plus nombreux sont ceux pour qui l'université brésilienne joue le rôle de canal d'ascension sociale³. Leticia Canêdo et Afrânio Garcia, qui s'appuient

² Christine Planté, *La petite soeur de Balzac. Essai sur la femme auteur*, Paris, Seuil, 1989.

³ Angela Xavier de Brito note aussi que ces étudiants appartiennent souvent à des familles où les parents ou grands-parents ont été des migrants, ce qui a contribué à l'élargissement de leur horizon imaginaire.

sur l'analyse des bases de données réunies et constituées comprenant 15.915 individus ayant bénéficié d'une bourse de longue durée du CNPq, de la CAPES ou de la FAPESP entre 1987 et 1998, proposent l'hypothèse selon laquelle l'action de l'État brésilien, par le biais de sa politique de bourse d'études, a changé la composition des groupes sociaux qui sont engagés dans cette circulation internationale et transformé les modes de sélection des chercheurs et des élites dirigeantes.

Cette politique de l'État brésilien a aussi incité un nombre croissant de femmes à demander à bénéficier de la progression du nombre de bourses pour faire des études ou des recherches à l'étranger ; les femmes, remarquent Afrânio Garcia et Leticia Canêdo, investissent de façon croissante dans les études doctorales et post-doctorales internationales et produisent au moins autant, si ce n'est plus, d'articles et de contributions à leur retour au Brésil que les hommes⁴.

Des ressources sociales, culturelles, économiques n'en doivent pas moins être mobilisées pour demander à bénéficier de ces séjours scientifiques puis pour en tirer les profits intellectuels et scientifiques qui peuvent légitimement en être attendus. Le chemin est encore long pour que la méritocratie devienne le moteur principal des échanges scientifiques. L'autonomie de ces échanges scientifiques n'est jamais acquise, pas plus que l'autonomie de la production académique sur le système d'enseignement supérieur par rapport au champ politique, comme le montre Ana Paula Hey dans sa contribution.

Si les acteurs engagés dans les échanges internationaux commencent à être connus, si on peut parler de cumulativité à propos des recherches menées dans ce domaine, il semble que l'étude des « effets » des échanges, en particulier sur la recomposition des espaces de pouvoir politique, économique, scientifique, le renouveau des savoirs, ne puisse pour le

⁴ Cependant, l'analyse menée par Leticia Canêdo révèle qu'elles sont bien souvent encore cantonnées dans les disciplines les plus éloignées du pouvoir politique, des grands débats économiques et les moins légitimes. Cf. L. Bicalho Canêdo, « Masculin, féminin et études universitaires à l'étranger : les boursiers brésiliens de 1987 à 1998 », *Information sur les Sciences Sociales*, vol. 40, n° 4, 2001, p. 627-648.

moment procéder que par petites touches, ne serait-ce que parce qu'ils sont particulièrement difficiles à saisir et parce qu'ils ne sont pas univoques.

Dans le cas du renouveau de l'enseignement juridique durant les années 1990, en lien avec la restauration du prestige du droit après la nouvelle constitution de 1988, il n'est sans doute pas aisé de savoir ce qui dans ce renouveau étudié par Fabiano Engelmann, s'explique par le fait que plusieurs des enseignants impliqués ont fait des études à l'étranger. Et F. Engelmann souligne d'ailleurs dans son article la spécificité de l'espace juridique brésilien. Par contre, il apparaît clairement que pour les économistes, ainsi que Maria Rita Loureiro l'observe et l'analyse, « les parcours internationaux sont un levier décisif dans les carrières de ceux qui réussissent à capitaliser les potentialités que contiennent ces parcours pour le renouveau professionnel et pour le perfectionnement de la connaissance scientifique ». Ils sont aussi des « atouts importants dans les disputes entre les groupes qui visent à la reconnaissance de leur compétence technique sur le plan national », à travers la reconnaissance dans les circuits internationaux et spécialement aux États-Unis. Dans un contexte d'échanges économiques généralisés, mais aussi de développement de processus d'intégration régionale, de multiplication des commissions d'évaluation et des comités d'experts, la tentation est forte pour les économistes de faire partie des cercles du pouvoir, et on peut observer des redistributions des pouvoirs et des recompositions des élites mais aussi des reclassements des institutions d'enseignement et de recherche et des scientifiques. La circulation internationale est un trait constitutif du groupe dans le cas des économistes mais n'est cependant pas homogène ; un économiste n'a aucune chance d'être connu et reconnu s'il ne s'est pas engagé dans ce processus, s'il n'a pas consenti des investissements importants.

Il n'y a ainsi pas d'effet mécanique d'un processus d'internationalisation des activités scientifiques ou des échanges sur la formation et sur l'activité scientifique. Les séjours d'études et de recherches à l'étranger peuvent d'ailleurs, et le cas est fréquent, rompre le narcissisme et favoriser la prise de distance à l'égard des vérités dogmatiques, mais ils peuvent aussi produire une forme de nationalisme et de ressentiment à l'égard de l'activité scientifique développée dans l'institution d'accueil ou dans d'autres institutions du pays d'accueil. La tentation de l'auto-éloge ou de

L'autosatisfaction est grande en ce domaine. Comme le rappelait, lors de la réunion de la SBPC en 1984, l'historien Fernando Novais, cité par Hélió Trindade⁵, affirmer par exemple que l'influence des « missions » françaises au moment de la fondation de l'université de São Paulo fut importante, c'est céder pour une part à l'autoglorification. Les effets ont certes été sensibles sur le renouveau de l'enseignement des sciences sociales au Brésil, mais l'impact du séjour de l'enseignement et des recherches au Brésil sur la carrière et les oeuvres des professeurs dont certains n'avaient pas encore leur thèse a été grand, comme le montrent les travaux d'Anita Pires Saboia.

Les échanges peuvent demeurer à un niveau formel, officiel et académique; ils peuvent aussi mettre véritablement en branle, ou si l'on préfère en mouvement, les groupes et les communautés scientifiques concernés. Ils donnent alors une impulsion forte à l'activité scientifique, ce qui se traduit bien évidemment par des rencontres, des séminaires, des groupes de travail, des réseaux où se partagent et s'échangent conseils, savoirs, découvertes, mais plus encore par le fait que des certitudes ou des convictions sont ébranlées, des paradigmes sont mis à l'épreuve, des chercheurs sont mis au défi, des problématiques de recherche sont questionnées, des manières de voir, d'observer, d'analyser, de penser peuvent être transformées.

L'un des moyens ou des méthodes les plus sûrs pour analyser le poids des échanges et du passage par des universités étrangères sur les carrières et sur le développement des sciences sociales est de comparer des chercheurs ou des professeurs ayant préparé et soutenu leur doctorat à l'étranger à ceux qui l'ont préparé et soutenu dans leur pays. Les études de ce type sont très rares ; c'est le cas de la recherche réalisée par Odaci Coradini qui a pu mener une enquête auprès de l'ensemble des universitaires en sciences humaines et sociales de l'état de Rio Grande do Sul (soit un peu plus de 800 enseignants) et analyser les modalités des carrières professionnelles et scientifiques des uns et des autres. Plus de la moitié des enseignants chercheurs ont suivi à un

⁵ Hélió Trindade, « Institucionalização e internacionalização das ciências sociais na América Latina em questão », in : « *Circulação internacional e formação intelectual das elites brasileiras* » A-M. de Almeida, L. Bicalho Canedo, A. Garcia, A. B. Bittencourt [org.], Campinas (Br), Editora da Unicamp, 2004, p. 148.

moment ou à un autre des cours ou séminaires à l'étranger, et il apparaît qu'ils sont issus de milieux plus privilégiés et surtout disposent d'un capital de relations sociales et d'un capital politique plus important que ceux qui ont fait toutes leurs études au Brésil. Les chances d'aller étudier dans l'un ou l'autre des pays étrangers varient fortement aussi selon l'origine sociale et le capital scolaire ; ainsi, les enfants d'agriculteur petit ou moyen se dirigent plus souvent vers l'Italie, l'Allemagne, la Belgique et le Portugal alors que les enfants de membres des professions libérales, professeurs d'université, fonctionnaires publics moyens ou supérieurs vont plus souvent suivre des cours en France, au Royaume-Uni ou aux États-Unis. Occupant fréquemment des postes dans les universités les plus prestigieuses de l'état, les enseignants chercheurs ayant effectué un séjour d'études et de recherche à l'étranger investissent plus dans la recherche que ceux qui n'ont pas quitté le Brésil et qui se consacrent prioritairement à l'enseignement. Ainsi, les premiers se conforment plus au modèle académique dominant et réussissent mieux leur carrière professionnelle et scientifique. Les résultats de cette recherche ne peuvent bien sûr être généralisés à l'ensemble du Brésil, et il se pourrait qu'en d'autres états la différence soit moins tranchée entre les deux groupes. Il est d'autre part difficile de savoir dans quelle mesure exactement le séjour à l'étranger contribue à la réussite qui s'explique aussi pour une part par des différences dans la formation de base et le capital culturel de départ, mais ses effets propres n'en paraissent pas moins importants.

Le processus d'internationalisation des carrières fournit souvent dans un premier temps l'occasion d'ascension ou de promotion d'acteurs qui ne comptaient pas parmi les plus privilégiés; il favorise certainement ensuite des reconversions sous forme de changements de disciplines ou d'activités (cela a été le cas, rappelait Angela Xavier de Brito lors d'une réunion des membres du réseau « Internationalisation des échanges scientifiques et recomposition des élites nationales », des sociologues de l'IUPERJ partis aux États-Unis et qui se sont convertis à la science politique). Plus que le volume, c'est souvent la composition des ressources et le fait de détenir des ressources diversifiées parmi lesquelles une expérience prolongée de l'étranger et un réseau de relations qui facilitent les reconversions.

La concurrence n'existe pas seulement entre acteurs ou entre institutions mais aussi entre différents modèles étrangers de savoirs, d'organisation de

l'enseignement ; cette concurrence et les conflits autour de la psychologie théorique à l'Université de São Paulo – entre ceux, plutôt des hommes, qui voulaient inscrire la psychologie dans la dépendance de la chaire de philosophie occupée par un professeur de philosophie français, Jean Maugüe, et qui étaient opposés au recrutement de femmes, et celle qui partit aux États-Unis, Anita Cabral, et qui parvint à faire venir Otto Klineberg pour occuper la chaire de psychologie entre 1945 et 1947, assurant ainsi plus d'autonomie à la psychologie – sont analysés par Maria Helena Bueno Trigo.

L'expansion des échanges scientifiques internationaux depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, leur accélération après la chute du mur de Berlin, la concurrence de plus en plus vive entre institutions, centres de recherche pour tenter d'imposer des modèles d'excellence et des standards, imposent un nouveau cadre d'analyse pour les sciences sociales, souvent fortement tributaires des frontières nationales. Ce numéro des *Cahiers du Brésil contemporain*, qui réunit des contributions diversifiées, fournissant des outils d'analyse et de compréhension, et proposant des analyses, à partir de recherches de terrain, sur les processus d'internationalisation des savoirs et des scientifiques, de circulation des idées et des chercheurs et leurs effets sur le renouveau des savoirs, observés le plus souvent à l'échelle d'une discipline ou d'un groupe d'acteurs, apporte une contribution significative à l'élaboration, encore tâtonnante, mais aussi très riche de potentialités, de ce cadre d'analyse et de ce domaine de recherche. Ce cadre d'analyse ne pourra pas être décrété ; il ne pourra que s'élaborer progressivement en confrontant et en croisant les hypothèses, les résultats, les questions provenant des différentes recherches et en les soumettant à la critique et au débat. Le colloque sur la « Circulation internationale d'universitaires et le renouveau de l'espace culturel » des 15, 16 et 17 novembre 2005 à la Maison des sciences de l'homme à Paris en fournira une occasion privilégiée.

Monique de Saint Martin

Centre d'Étude des Mouvements Sociaux- EHESS